

## **La voix retrouvée de Sylvain Garneau**

Jean-Cléo Godin

Volume 2, numéro 1, 1969

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/600216ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/600216ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Sainte-Marie

ISSN

0318-921X (imprimé)

1918-5499 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Godin, J.-C. (1969). La voix retrouvée de Sylvain Garneau. *Voix et images du pays*, 2(1), 77–89. <https://doi.org/10.7202/600216ar>

## *La voix retrouvée* de Sylvain Garneau

Un jour, Sylvain Garneau disparut. Un poète mourait, et si l'on remarqua cet événement tragique, c'est parce que ce poète n'avait que 23 ans et que juste assez de mystère planait sur cette mort pour nourrir quelques potins. Encore était-ce, peut-être, le jeune annonceur de Radio-Canada que l'on reconnaissait d'abord, « le benjamin de la radio à Montréal », ainsi qu'il l'écrivait lui-même, avec humour, à une amie belge<sup>1</sup>, — un jeune annonceur dont la voix rayonnait depuis « le centre de cette machine infernale » sur tout le réseau canadien, et dont on savait qu'il était également poète. Mais combien comprirent que le plus tragique était que s'éteignît la voix d'un poète qui laissait déjà, derrière lui, une oeuvre appréciable, mais dont l'oeuvre la plus riche, sans doute, ne serait jamais donnée ?

Puis vient l'oubli. Sylvain Garneau avait publié, en 1951, *Objets trouvés* et, en 1952, les *Trouble-fête*. Il faudra attendre 13 ans avant que ne se manifeste un nouvel intérêt pour son oeuvre. En 1965, Guy Robert donnera en effet, sous le titre d'*Objets retrouvés*, une réédition des deux oeuvres déjà publiées, auxquelles s'ajouteront plusieurs inédits. L'on peut seulement regretter que tous les écrits du poète disparu ne s'y retrouvent pas : il semble assuré qu'un certain nombre de textes sont demeurés en possession d'un membre de la famille<sup>2</sup>. Dans quelle mesure ces inédits ajouteraient-ils à l'oeuvre ? Bien malin qui saurait le prédire; devant la qualité de certains textes qu'*Objets retrouvés* nous a fait connaître, toutefois, je crois encore possibles d'importantes découvertes. Quoi qu'il en soit, l'essentiel est que les poèmes et proses réunis par Guy Robert constituent, quantitativement du moins, la part la plus importante de ses écrits : près de quinze ans après sa disparition, Sylvain Garneau sortait un peu de l'oubli, reprenait sa place vivante dans notre littérature.

Mais l'a-t-il vraiment reprise ? Il ne me semble pas qu'on lise beaucoup son oeuvre aujourd'hui; ou, si on la lit, on ne lui accorde pas une grande im-

---

(1) « Lettre à Marie », *Objets retrouvés*, Montréal, Librairie Déom, « Poésie canadienne », nos 11-12, 1965, p. 142.

(2) Guy Robert précise lui-même qu'il ne prétend pas « présenter les 'oeuvres complètes' de Sylvain Garneau, mais seulement la plus grande part de ses écrits ». (*Objets retrouvés*, p. 325). Ceci nous a été confirmé récemment par Mme Antonio Garneau, mère du poète.

portance. Il y a à cela plusieurs raisons, la première étant sans doute que la mort confond bien vite, dans un même passé qui est une sorte d'intemporelle et lointaine vieillesse, tous les âges, toutes les époques, tous les destins. Et autant l'on a pu s'émouvoir lorsque Sylvain Garneau a disparu, parce qu'il était jeune, autant il nous paraît étonnant de rappeler aujourd'hui qu'il appartient à la génération des poètes contemporains — des Lapointe, Miron, Ouellette<sup>3</sup>, — et non à celle d'un Saint-Denys Garneau ou d'un Nelligan. On peut même supposer qu'il a, en un sens, été victime de cette génération prestigieuse où il figure à côté des grands, mais parmi les « mineurs ». A cette situation, personne ne peut rien changer, car entre une oeuvre de jeunesse, encore imparfaite, et l'oeuvre de maturité des poètes qui ont pris en même temps le départ mais poursuivis leur course, il serait sot de choisir la première. Mais il ne s'agit pas d'enlever à quiconque son légitime mérite; il s'agit seulement de se demander si l'oeuvre de Sylvain Garneau n'a pas été trop tôt jugée, et rangée parmi les oeuvres intéressantes, mais mineures et un peu poussiéreuses du passé.

La forme même à laquelle Garneau restait attaché n'a pas peu contribué à ce vieillissement précoce. Alain Grandbois le notait, dans sa préface à *Objets trouvés*, et c'était pour souligner la paradoxale audace de cette poésie traditionnelle, les jeunes poètes d'alors n'écrivant qu'en « vers libre » :

« Il y a aussi qu'il écrit sa poésie avec points, virgules, rimes, et tout le grand tremblement classique. Je n'ironise pas, je suis enchanté de l'audace de ce jeune poète de vingt ans, lequel, à l'encontre de ses camarades, se dirige tout de suite vers des formes éprouvées au lieu d'imiter Eluard, Aragon, Supervielle, et plus modestement Alain Grandbois ». <sup>4</sup>

(3) L'on sait que Sylvain Garneau publia ses premiers poèmes dans la revue *Amérique française* dirigée par Andrée Maillet. Entre mars 1946 et mai-juin 1953, il confia à cette revue onze poèmes ou contes. *Amérique française* accueillait, du reste, tous les jeunes écrivains de l'époque. C'est ainsi qu'en feuilletant au hasard les numéros de 1953 et 1954, l'on y retrouvera les noms de Jacques Ferron, Jean-Guy Pilon — dont *La Fiancée du matin* vient de paraître — et Olivier Marchand qui, avec Gaston Miron, vient de publier *Deux sangs*. Et dans le numéro de décembre 1953 (vol. XI, no. 6) où Marcel Dubé publie un émouvant hommage au poète qui vient de mourir, on peut lire un poème de Gaston Miron, un de Fernand Ouellette; enfin, un compte rendu de *Jour malaisé*, le premier recueil d'un poète totalement inconnu jusque-là, Gatien Lapointe...

(4) *Objets retrouvés*, p. 178.

Mais cette audace est redevenue tradition, du seul fait que Garneau n'a pu, comme l'y invitait Grandbois, dépasser cette forme pour arriver au vers libre. Il n'est resté, pour la postérité et la gloire posthume du poète, qu'une forme poétique que les éclatantes réussites de ses contemporains n'ont fait que rendre plus désuètes. « Je suis convaincu, écrivait encore Grandbois, que Sylvain Garneau y viendra un jour [ au vers libre ], si toutefois il persiste à écrire des poèmes, et ce serait un grand dommage s'il ne le faisait pas. » Grandbois ne pouvait plus clairement manifester sa foi en ce jeune poète dont il devinait, au-delà de ses premières réalisations, les riches possibilités. Malheureusement, son témoignage prophétique s'est avéré très juste, et non comme il l'entendait. Il avait compris que ce poète dont le talent lui paraissait très grand n'avait pas encore pris possession de son univers et que, l'ayant découvert et reconnu, il inventerait son propre langage. Le second recueil de Sylvain Garneau, *Les Trouble-fête*, publié un an avant sa mort, confirmait déjà cette prédiction. Certes, ce n'est pas encore la pleine libération du langage et l'oeuvre n'est pas sans défauts. Mais si la rime règne encore, le vieil alexandrin est détrôné et la phrase se fait plus nerveuse; des poèmes tels que « Zoo » et « Trompette » laissent entrevoir une orientation nouvelle, une poésie dont la cohérence logique disparaît, au profit de la juxtaposition, des cabrioles verbales, des assonances légères et significatives. Manifestement, cependant, ce n'était qu'un début. L'oeuvre a été quand même fixée, pour la postérité, à cette première étape où Grandbois souhaitait qu'elle ne s'arrêtât pas. Et ce fut, effectivement, grand dommage — pour Garneau autant que pour nous.

Mais la forme n'explique pas seule l'image de Sylvain Garneau que la mort a fixée. Et cette image n'est-elle pas celle d'un poète gentil, plein de charme, chante un peu naïf de la nature et des bonheurs enfantins ? Dans sa préface, Grandbois écrivait encore :

« Il chante le soleil, les arbres, la rivière, les lacs, les crépuscules, et sa jeunesse, avec la fougue et l'ardeur de son bel âge. »<sup>5</sup>

Et il ajoutait aussitôt, enfermant cette remarque entre parenthèses, comme pour en atténuer la portée et la menace : « (Mais ce bel âge passe vite) ». Poète d'un « bel âge » bientôt dépassé, vite oublié : autant dire que cette oeuvre,

---

(5) *Ibid.*

fixée par la mort dans une métrique périmée, était doublement vouée à l'oubli réservé aux oeuvres tendres et mièvres de l'enfance. Ce bel âge passe vite; et avec lui, sa poésie.

C'est en jugeant de la sorte, toutefois, que notre tort est peut-être le plus grand. D'abord parce que, bonheur ou tristesse ne constituant pas des critères esthétiques, l'on ne voit pas en quoi une oeuvre fraîche et limpide serait pour autant moins réussie. Mais ensuite, et surtout, parce que l'image d'un Sylvain Garneau souriant et désinvolte, rêveur d'enfance aux couleurs trop pures et trop fraîches, me paraît singulièrement incomplète.

Incomplète, mais non pas fausse, bien sûr, l'image de Sylvain Garneau poète du « bel âge ». Comment nier, en effet, qu'*Objets trouvés* nous présente l'univers merveilleux d'enfants insouciant à l'imagination vive et créatrice ? Ces « enfants du quartier, légers comme des bulles »<sup>6</sup> qui rêvent dans leurs ruelles, jouent du tambour sur les poubelles, chassent le lion dans la montagne (en dérangeant les amoureux), ce sont les magnifiques « rois fainéants » que Garneau a inventés :

« J'ai quatre bons amis, quatre rois fainéants.  
Leurs fronts sont boucliers abritant mille rôles.  
Ils dorment, à midi, du sommeil des géants,  
Sur le bord des trottoirs, à l'ombre des écoles. »<sup>7</sup>

Image rimbaldienne<sup>8</sup> d'insouciant bohème et de haute noblesse; évocation toute de fraîcheur des rêves chevaleresques d'un enfant qui a douze ou treize ans. Tout cela est si magnifiquement frais que le lecteur se prend à sourire; il entre volontiers dans ce monde du rêve retrouvé, dans une poésie dont le

(6) « Mon école », in : *Objets trouvés*. O.R., p. 185.

(7) *Ibid.*

(8) Il est certain que la thématique générale d'*Objets trouvés* suggère de nombreux rapprochements avec l'univers poétique de Rimbaud — du moins, celui d'avant *les Illuminations*. Outre cette parenté, cependant, certains vers révèlent une influence beaucoup plus certaine. Ceux-ci, par exemple :

« A l'aube, j'ai le corps couvert de mille étoiles  
Que je fourre en riant dans mes goussets troués ».  
(« Truite », O.R., p. 186).

Même dans cette façon qu'a Garneau de traiter avec drôlerie les formes poétiques guindées et anciennes, ne retrouve-t-on pas le ton tendrement irrévérencieux de « Mes petites amoureuses » ? Voyez cet envoi du poème « Mariposas » :

« Princesse ! On a dynamité ma grenouillère ! »  
(O.R., p. 193).

rythme même, par les échos du premier vers et la syntaxe syncopée du deuxième, par exemple, n'est pas sans rappeler le mouvement des airs populaires et anciens. Et le lecteur est rassuré, plus que déçu, par la chute « à l'ombre des écoles » : parce que tout rentre dans l'ordre, parce que le rêve n'a pas été autre chose qu'un moment d'euphorie, un rayon de soleil matinal, iridescent, sur le trottoir.

Mais seuls ceux qui ne rêvent pas peuvent croire que le rêve se réduit à un bref et superficiel moment d'euphorie. Le poète — et Garneau l'a très vite ressenti — sait au contraire que le rêve est un univers secret et exigeant où pénètrent les seuls initiés; univers trop beau, peut-être, d'où l'on revient forcément déçu du monde « réel », et désireux de le changer. Ainsi, dans cet étonnant poème daté de 1946 — Garneau avait alors 16 ans ! — le poète se représente-t-il lui-même errant de par le monde, seul « sur les chemins poussiéreux », mais fort d'une puissance démiurgique puisée au monde du rêve :

« Il voulait transformer l'univers de ses mains,

Saccageant, refusant, niant tout, dans son rêve ». <sup>9</sup>

Ce « rêve triomphant », toutefois, est idéal : le poète le poursuit inlassablement, sans jamais l'atteindre.

« Et je crois que longtemps il cherchera ainsi

La fin de son rêve . . . » <sup>10</sup>

Autant cette aventure est exaltante, autant elle engendre l'inquiétude, de par sa démesure même, mais aussi parce qu'elle rompt l'accord rassurant de l'homme avec le monde des apparences, et souvent déloge de leurs retranchements secrets les fantômes intérieurs. Le poète risque alors d'être « pris dans le double piège de la vie et du rêve » <sup>11</sup>, déchiré entre l'un et l'autre — et coupé, alternativement, de ces deux univers également absolus.

Nous voilà, dirait-on, de plus en plus loin de la rêverie lénifiante de ce poète d'un « bel âge » sans tension, apaisant, stable. Et il est vrai que, pour voir clairement comment s'exprime, déjà dans *Objets trouvés*, l'inquiétude du poète, il faut procéder à certains recoupements. L'enfance de Sylvain Garneau a été, à n'en pas douter, particulièrement heureuse et libre. Très entourée aussi,

(9) « Départs », *O.R.*, p. 110.

(10) *Ibid.*, p. 114.

(11) Marcel Dubé, « Sylvain Garneau ou l'école buissonnière ». *Amérique française*, vol. XI, no. 6, décembre 1953, p. 36.

et l'on sait qu'il était de joyeuse compagnie. Pourtant, il lui arrivait de rechercher la solitude. Sa famille revenue à Montréal, il repartait vers la maison de campagne de Ste-Dorothée où il vivait seul quelques jours, une semaine. Seul, renouant contact, sans doute, avec la faune de la grenouillère, avec les arbres, avec le ciel. Seul, « pour se souvenir de l'enfance », pour rentrer « au pays des rêves »<sup>12</sup>, comme il l'écrit dans « la Bleue », ce récit autobiographique où il nous raconte son enfance. Quelques années plus tard, ce n'est plus vers la grenouillère qu'il partira. A deux reprises au moins, il quitte la maison sans explication, comme s'il allait faire une promenade à pied ou à bicyclette; ses parents apprendront à son retour, une semaine ou dix jours plus tard, qu'il revient de Toronto ou de New York.<sup>13</sup>

Simple escapade, goût du voyage ? Il se peut. Deux choses, toutefois, m'intriguent. Les départs sont toujours brusques, ils surviennent comme une coupure et une rupture — ou un intermède nécessaire — dans sa vie. Et puis, il y a que Sylvain Garneau paraît très préoccupé par cette fuite du temps qui l'arrache à son enfance. Tout le dernier chapitre de « la Bleue » ressemble pour cette raison à un « adieu » à l'enfance. Et il se termine par ces phrases significatives, adressées à un ami :

« Je te quitte maintenant. Nous nous reverrons  
bientôt. Je dis bientôt, parce qu'il paraît  
qu'après vingt ans les années passent beaucoup  
plus vite. »<sup>14</sup>

Simple constatation, apparemment désinvolte, mais qui masque une tristesse. Il tourne la page, déclare terminé le bel âge et semble se résigner à la monotonie des jours. Mais comment ne pas penser que subsiste la fascination des départs qui permettent de nouveaux envols ? Comment imaginer que ce regard vers l'avenir, pour Sylvain Garneau, apportait autre chose que grisaille : la suite sans histoire d'une « vie tricotée dans un quartier emmitoufflé. »<sup>15</sup> Et comment ne pas trouver particulièrement significatifs, voire prophétiques, ces vers écrits à 16 ans :

(12) *O.R.*, p. 79.

(13) Je tiens ces renseignements de Mme Antonio Garneau.

(14) *O.R.*, p. 97.

(15) « Le Serpent et la pêche ». *O.R.*, p. 157.

« Et puis voilà comment un jour ce grand enfant  
 Quittant tous ses amis, ses parents et sa ville,  
 Avait fui pour toujours cet avenir servile  
 Qu'on lui offrait. Et plein d'un rêve triomphant,

A travers les pays il s'en va maintenant. » <sup>16</sup>

Départs, voyages, enfance, rêve : tous les éléments se retrouvent, liant dans une même signification les voyages de « ce grand enfant » et ceux du poète. Tout rêve est départ, et c'est pour poursuivre ses rêves que le poète, certainement plus insatisfait et instable qu'on a pu le croire, éprouvait l'irrésistible besoin de partir. Telle est la fascination de ce « pays des rêves » qu'il faut constamment repartir à sa recherche.

Mais les départs soudains vers d'autres lieux, les voyages que l'on fait sac au dos, ne sont que le signe d'une exigence. Ces déplacements sont linéaires et horizontaux : exploration d'inconnus géographiques. Ce sont des voyages diurnes, dans un espace et un temps qui ne sont ni conquis ni recréés, mais subis. L'au-delà auquel on accède ainsi déçoit invariablement — et c'est la vie elle-même, cette vie hostile aux mystères, qui déçoit. Cette vie qui se déploie de plus en plus large sur le « pays des rêves » de l'enfance, semblable à ce plein soleil matinal qu'il évoque dans « La Bleue » :

« Quelquefois le matin je m'éveille en sursaut,  
 les yeux pleins des beautés d'un rêve inachevé.  
 J'essaye de retrouver avant qu'il ne s'éteigne  
 ce feu inconsistant qui brillait dans la  
 grotte. Mais le soleil m'éblouit. Et je ne  
 retrouve rien. » <sup>17</sup>

Sitôt aperçues, les beautés d'un ailleurs imaginé s'estompent. Ces pays visités à la faveur d'une escale <sup>18</sup> — Danemark, Pologne, Italie, Espagne, et Portugal — ne feront pas souche dans son oeuvre; pas davantage les grands espaces du nord-ouest québécois, qu'il connaissait bien. Tout se passe comme si le poète cédait, parfois brusquement, à un besoin physique de partir, à la recherche d'on ne sait quel au-delà merveilleux, mais pour se buter chaque fois à un

(16) « Départs ». *O.R.*, p. 114. Ce long poème en six sonnets a été publié dans *Amérique française* (vol. V, no. 9, novembre 1946).

(17) *O.R.*, p. 79.

(18) Sylvain Garneau, à 18 ans, s'était engagé sur un cargo. Cette brève expérience lui a permis de visiter hâtivement quelques villes d'Europe où le bateau faisait escale.

mirage — ou à ce qu'est, pour le rêveur habitué à la réalité du rêve, l'insupportable monotonie du réel.

Aussi les vrais voyages, merveilleux et inquiétants, sont-ils intérieurs : plongées verticales dans un monde imaginaire. Déjà, dans *Objets trouvés*, Garneau s'invente des mondes; des îles lointaines, des voyages en Chine, des châteaux. Evocations charmantes, dans un cadre pastoral et rieur : le jeu et le rêve de l'enfant, ici, semblent se confondre, et l'on croirait entendre un accompagnement de flûte, sans jamais une note grave ou grinçante. Dès le recueil suivant, toutefois, l'inquiétude perce davantage derrière le ton désinvolte du « roi fainéant », le poète est devenu

« Un heureux prisonnier qui rêvait chaque soir  
D'évasions vers Marie, Antoinette ou Charlotte »<sup>19</sup>

Les voyages ne sont plus ceux des « rois et des reines » à qui la route « obéissait »<sup>20</sup>. Ce ne sont plus les folles équipées de l'enfant heureux, mais l'expression symbolique d'un univers intérieur, le reflet d'une âme plus torturée :

« Laissez-moi. Laissez-moi avec toutes ces joies.  
Vous voulez réussir, tous, et devenir roi.  
On monte la colline, on arrive et puis quoi ?  
On trouve un lac trop grand, trop bleu, et l'on s'y noie. »<sup>21</sup>

Brève ascension, chute plus rapide et plus vertigineuse. Laisant derrière soi les joies passées, le poète délaisse également les espaces horizontaux. Et des hauteurs des donjons — du reste, à la fin, tout intérieurs, puisque sa « troisième prison n'a ni mur ni barreaux, » — l'on plonge bientôt vers des abîmes fantastiques :

« Je m'en vais pour toujours au pays des poissons  
Chercher parmi les joncs des pépites de lune. »<sup>22</sup>

Etonnante utilisation d'une image si familière au poète de l'enfance : celle des aquariums décrits au début de « La Bleue », et auxquels l'on sait que, pendant de longues années, il s'intéressa avec passion. L'aquarium est devenu profondeur marine et ciel inversé, puisque dans cette profondeur il cherche « des pépites de lune ». Nous sommes ici, à n'en pas douter, dans un univers fantastique, et c'est en lui-même que le poète, évoquant des images familières à son

(19) « Les trois prisons ». *O.R.*, p. 305.

(20) « La Bleue ». *O.R.*, p. 73.

(21) « Les trois prisons ». *O.R.*, p. 304.

(22) *Ibid.*, p. 310.

enfance ensoleillée — mais les repoussant, soudain, vers le royaume des ombres — poursuit son voyage « au pays des rêves ».

Cette évolution des thèmes du rêve et du voyage chers à son enfance vers une poésie fantastique, elle n'est nulle part plus marquée que dans un récit publié quelques mois, seulement, avant la mort de Sylvain Garneau. « Le Serpent et la pêche »<sup>23</sup> s'ouvre en effet sur la banale description d'une randonnée à bicyclette à la montagne, un 18 avril chaud des premiers rayons du printemps. Nous sommes clairement situés dans le temps et dans l'espace; l'un et l'autre sont familiers au lecteur qui connaît Montréal, et le narrateur laisse entendre que l'excursion décrite n'avait pour lui rien d'inhabituel. Comme chaque année, les premières chaudes journées du printemps le ramènent aux arbres, aux petits sentiers secrets, cherchant écureuils et couleuvres. Mais tout se met à changer lorsque l'enfant découvre un serpent — un petit serpent, précise-t-il, et non l'habituelle couleuvre; et ce serpent le mord. Attachant peu d'importance à cet incident, il continue son exploration et songe déjà avec joie au retour, à cette « sensation grisante » qu'il éprouverait en sortant du sous-bois, et débouchant sur la rue « à l'heure où tous les enfants s'en retournent chez eux. »

On découvre alors que le contact est rompu avec le monde « réel ». Cette fois-ci, la rue est déserte et l'enfant, ne retrouvant plus l'habituel scénario, est saisi d'un étrange vertige, d'un « léger, très léger frisson, comme si un voile de satin trop frais m'eût enveloppé, comme si dans la forêt des araignées invisibles m'eussent couvert d'un réseau ténu de fil de verre ». Il se dirige alors, comme s'il cherchait à s'accrocher à des repères familiers, vers « la côte Lajoie, bonne vieille côte Lajoie, phosphorescente de périls »... Mais ce lieu nommé et connu comme un ami se métamorphose à son tour, s'ouvre comme un gouffre :

« Ce fut ce jour-là une descente furibonde. Il n'y avait plus dans l'univers que cette rue luisante qui s'ouvrait devant moi, que ces érables qui fuyaient en dansant... »

(23) Ce récit fut publié en deux parties dans *Amérique française* (vol. XI, nos 1 et 2, 1953). Sauf indication contraire, toutes les citations des pages qui suivent sont tirées de ce récit. (cf. *O.R.*, pp. 151-164).

Guy Robert n'a sans doute pas tort de signaler, outre les jeux d'enfants (la fascination qu'exerçaient sur Sylvain Garneau les couleuvres, par exemple) auxquels ce récit réfère, une certaine parenté avec *Le Petit prince* de Saint-Exupéry. Que serait-il arrivé si le serpent avait mordu le petit prince? C'est un peu ce que S. Garneau a imaginé.

Et dans cet univers désert, tout en plongée, l'enfant seul, sur son vélo, semble entraîné dans une chute interminable. « Le sol se dérobaît sous les roues de mon vélo, » ajoute-t-il : ainsi, non seulement ce monde et ces lieux familiers de l'enfance sont-ils déserts, mais ils s'effondrent eux-mêmes, projetant l'enfant dans un univers nettement fantastique et dans un temps mythique.

Tout le paysage familier, du coup, se transforme en un paysage lunaire d'abord inquiétant, puis fascinant, merveilleux.

« L'émerveillement atteint son summum d'intensité lorsque la route, après s'être faufilée pendant des heures entre des rochers serrés, après avoir escaladé des gradins innombrables, aboutissait sur une ouverture d'où le regard pouvait embrasser un paysage illimité, haut et profond, qui se confondait à l'horizon avec le ciel couleur de sable. »

Ici encore, l'on est frappé par la manière dont l'esprit chemine. Tout au contraire des déplacements linéaires et horizontaux, le rêve suit des chemins tortueux, en pente et en remontée. Même le paysage qui s'ouvre et s'étend jusqu'à l'horizon est « haut et profond » ; un paysage vaste, mystérieux, minéral... mais un paysage essentiellement fermé et vertical. C'est le paysage fantastique du rêve.

Que dans ce lieu onirique le poète réinvente le temps premier, il n'y a pas lieu de s'en étonner. A mesure que les jours succèdent aux nuits, les soleils aux lunes, le paysage se modifie, s'achemine vers la vie. Au troisième jour des vols d'insectes traversent le « paysage volcanique » où même les ronces ont un « aspect métallique » ; au sixième, l'enfant découvre « un grand lézard qui dormait, parmi les ronces ». Six jours : autant qu'il en fallut pour la création... Un oiseau vole bientôt dans le ciel, le paysage s'adoucit.

« La route, moins rocailleuse, montait toujours vers un sommet lointain. Et quelques jours plus tard, après avoir serpenté vers cette cîme pendant des heures longues et chaudes, elle déboucha sur une immense vallée. J'avais atteint le sommet. »

Et le rêveur, lui, a atteint le paradis. Rien d'étonnant qu'une jeune fille qui « marchait, nue, entre les arbres » vienne bientôt à sa rencontre. Ensemble ils mangeront... une pêche, et ce sera le retour à la vie réelle. « Alors le paysage, comme s'il n'eût été qu'un travail d'artiste sur une toile qu'on agitait, se mit à avancer et à reculer rapidement devant mes yeux. L'horizon chavira et tout

disparut ». Après l'espace, le temps est retrouvé : et l'enfant, débouchant à bicyclette sur le boulevard, retrouve les enfants (ou plutôt, et on comprendra bientôt pourquoi, « les adolescents » ) qui « s'en retournaient à la maison ».

Bien sûr, et Sylvain Garneau en était parfaitement conscient, ce récit est rempli de symboles évidents, voire naïfs. L'histoire qu'il nous conte est celle de l'enfant qui, arrivé au seuil de l'adolescence, renonce à ses jeux d'enfant et découvre l'amour. « Ma vie antérieure, précise-t-il lui-même, ma vie d'enfant, au milieu des tapis, des parents, sous les regards des tantes et des fillettes du couvent, toute cette vie tricotée dans un quartier emmitoufflé, toute cette vie sombrait dans l'irréel ». — Voilà ce que « signifie » ce conte; voilà la clé de tous ces symboles (ou plutôt presque tous, car certains échappent au poète). Mais l'interprétation à donner à ce texte n'est pas ce qui m'intéresse ici; bien plutôt, *la manière* dont le poète a choisi de signer et signifier son adieu à l'enfance. Non plus, comme il l'imaginait à seize ans, par une fuite vers les pays lointains, mais par une plongée fantastique dans les profondeurs intérieures, un voyage imaginaire.

L'opposition que nous avons faite jusqu'ici, entre les voyages horizontaux et verticaux, me paraît d'autant plus sensible et justifiée dans ce récit que l'espace réel et celui du rêve s'y compénètrent, dans une apparente continuité. Il n'y a pas exil de l'homme *hors* d'un univers familial, mais *dans* cet espace même. Comme dans « les trois prisons » où le joyeux thème des « rois faïnésants », se transformant presque insensiblement, tourne au tragique, ici la métamorphose soudaine et douce de la « bonne vieille côte Lajoie » en paysage « irréel » tout en plongée vers les abîmes, suggère la transformation intérieure, la mort et la renaissance. Cette vie qui « sombrait dans l'irréel », c'est une part du poète lui-même qui meurt.

Il serait faux, toutefois, de voir dans ce récit la fin du rêve. Le poète est allé plus loin que jamais dans l'exploration de cet univers inquiétant et exaltant, fait d'ascensions et de chutes; et la fin — « happy end » qui n'est pas sans rappeler celle de « Mon école » — semble un rassurant et définitif retour au réel. Mais comment peut-on croire que le poète, ayant poursuivi jusque dans une véritable descente aux enfers l'envoûtement du rêve, y renonce à jamais, et sans regret ? Il n'en fait d'ailleurs pas mystère :

« Hé bien, je vous avoue que très souvent je pense à ce décor étrange, à cette route caillouteuse, à ce pays de pierre et de soleil et que je le fais chaque fois avec une grande nostalgie. Je le regrette, mon pays. »

Pays de l'enfance seulement ? Non, ce pays regretté est bien celui des rêves — cet espace intérieur où plonge le poète, y trouvant une aventure merveilleuse, mais si troublante qu'elle ébranle l'être au plus profond de lui-même.

Cette aventure n'était-elle pas déjà, du reste, celle du poète créateur des « rois fainéants » ? Et peut-être n'a-t-on pas su voir percer, derrière les insouciantes sourires, quelques notes plus graves ? Un certain trouble, par exemple, sensible dans ces étonnantes évocations de la folie et des « chats noirs » qui ouvrent et ferment *Objets trouvés* :

« J'ai demandé la main de la fille du roi,

Mais je ne savais pas que la pauvre était folle » <sup>24</sup>

C'est comme si le rêve se refermait non plus sur le quotidien, mais sur le rêve lui-même. Les mondes merveilleux, les châteaux enchantés où l'on danse inlassablement — « Danser, danser toujours, danser la farandole » <sup>25</sup> — semblent soudain fragiles, minés par la lucidité du poète, moins naïf qu'on ne pense :

« Ha ! Comtesse folle, au fond de tes ruines !

Tu es riche. Mais tu crains les chats noirs. » <sup>26</sup>

Le thème des « rois fainéants », à la réflexion, n'est pas si léger qu'il ne paraît : il n'est pas seulement création féerique de l'enfance heureuse et insouciante, mais exploration d'un univers intérieur et merveilleux dont le poète sent déjà, confusément, combien il peut être troublant. Les châteaux habités par le rêve sont hantés, comme ceux de Poe, comme ceux de Gérard de Nerval. Et cette poésie gentille qui projette sur la réalité quotidienne des trottoirs et des villes un gai rayon de soleil porte également en elle « le Soleil noir de la Mélancolie ».

Dans ce bel article écrit à la mémoire de Sylvain Garneau, poète de « l'école buissonnière », Marcel Dubé affirmait :

« Comme Emile Nelligan, comme Saint-Denys Garneau, il a embrassé son rêve et son rêve l'a emprisonné dans ses bras implacables, son rêve l'a aimé comme il a aimé son rêve. » <sup>27</sup>

(24) « La Fille du Roi ». *O.R.*, p. 245.

(25) *Ibid.*, p. 244.

(26) « Le pauvre François ». *O.R.*, p. 182.

(27) *Art. cit.*, p. 38.

Écrites, pour ainsi dire, sur la tombe du poète, ces lignes ont sans doute paru excessives : paroles émouvantes et de circonstance, mais sans fondement établi. Ce sont pourtant les plus justes que je connaisse sur cet attachant poète à qui la vie n'a pas permis de nous laisser autre chose qu'une « oeuvre de jeunesse » : une oeuvre fragile et gauche, trop proche encore de certaines influences littéraires — prisonnier aussi, peut-être, des images du « bel âge » qui l'avaient d'abord identifié. Mais ce créateur de châteaux et de merveilleux voyages, ce chantre fantaisiste de l'enfance insouciant et accordée aux rythmes naturels du monde était également<sup>28</sup> un grand aventurier de l'âme, fasciné par les plus troublants voyages : ceux qui plongent au coeur même de l'imaginaire. Ce sont là aventures nocturnes, « jeux interdits ». Ceux-là même, je n'en doute pas, qu'il préférerait :

« La fenêtre s'allume. L'étoile clignote.

Et je vais me payer des rêves défendus. »<sup>29</sup>

Et moi je regrette seulement que la mort nous aît ravi trop tôt Sylvain Garneau, nous privant de tous ces « rêves défendus » qu'il aurait encore faits !

Jean-Cléo GODIN  
Département d'Études Françaises  
Université de Montréal

---

(28) Et surtout, est-on tenté d'ajouter, « serait devenu » . . . Mais à quoi bon les regrets ?

(29) « N.D.G. — Outremont » (Quel titre : comme quoi tout est prétexte au rêveur !) *Objets trouvés, O.R.*, p. 242.